

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année — N^o 3000.

SAMEDI 19 JUIN 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60.

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



AUX ABORDS DU BOIS LE PRÊTRE

Le général Dubail et le général Rocques, venus en automobile, se sont arrêtés dans une ferme, aux environs du Bois Le Prêtre, ils s'y entretiennent avec quelques-uns des officiers qui se sont si admirablement comportés, tous ces temps-ci.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

PARIS, PARIS!

Au départ d'un de ses voyages en Allemagne, certain de nos confrères, M. T. de Wyzewa, l'un de ceux qui connaissent le mieux, pour les avoir étudiés sur place, l'art et les mœurs germaniques, monta, à la gare du Nord, dans un compartiment qu'occupaient déjà deux Allemands retournant chez eux après un séjour à Paris. Il les observa et les écouta tout le long de la route et la silhouette qu'il a tracée d'eux est d'autant plus précieuse qu'elle atteint à l'intérêt général, car qui fait le portrait moral d'un Allemand fait le portrait de tous.

Au physique, ils différaient : l'un d'eux était un gros homme massif, avec une face ronde et réjouie, des yeux brillants sous des lunettes à branches d'or et une large barbe coupée en ligne droite ; le second avait, au contraire, la mine assez chétive, un visage osseux, le nez pointu et des cheveux d'un blond incolore. Tous deux étaient vêtus de redingotes et portaient de lourdes chaînes de montre avec une infinité de breloques. Ils ne se connaissaient pas, mais à peine assis l'un en face de l'autre, ils fraternisèrent en longs bavardages, contemplant d'un œil attendri, à travers l'opaque fumée de leurs cigares, la masse énorme de paquets dont ils avaient encombré la banquette, valises, boîtes à chapeaux, sacs de toutes les formes.

Avant que le train s'ébranlât ils étaient amis : ils se confièrent qu'ils venaient de visiter Paris pour la première fois : l'un y était resté quinze jours, l'autre cinq jours seulement. Pourtant ils paraissaient avoir vu exactement les mêmes choses, et ne faisaient mention que d'endroits dont notre compatriote, attentif à leurs propos, n'avait jamais entendu parler : d'un grand café sur le boulevard où la bière était excellente, d'un restaurant à très bon marché servi par des dames, et puis des cafés-concerts des Champs-Élysées ; et, sur ce point, ils ne tarissaient pas. Ni l'un ni l'autre ne paraissait avoir trouvé dans notre capitale rien qui ne fut *herrlich, famos, wunderbar*, en un mot surnaturel ; notre pays était pour eux l'incarnation de l'élégance, de la richesse et de la majesté, les trois qualités qu'ils semblaient le plus enclins à apprécier. Ils se montrèrent réciproquement, avec des gloussements d'admiration, les objets qu'ils destinaient à leur femme et à leurs enfants, et qu'ils tiraient de leurs valises incommodes et compliquées ; quant aux souvenirs qu'ils rapportaient de Paris c'étaient des objets de camelote comme on n'en voit qu'en Allemagne : boucles d'oreilles à allégories, albums des célébrités européennes, réveillematin avec boîte à musique et porte-cigares affectant la forme de la Tour Eiffel. Ils débattaient, admiraient, remballaient avec des hochements de tête et des regards d'extase ; puis ils mangèrent, sans rien s'offrir. A l'une des stations du parcours, une jeune femme monta dans le compartiment ; les deux Allemands ne firent pas un geste pour la saluer ni pour débarrasser les banquettes des paquets qui les encombraient. Ils se contentèrent d'allumer chacun un cigare, d'ouvrir toutes grandes les vitres et de se carrer dans leur coin pour échapper au courant d'air. Et comme, après un quart d'heure de souffrances résignées, la jeune femme s'enhardit à fermer l'une des fenêtres, le plus gros des deux Boches, fâché, la rouvrit aussitôt, se pencha au dehors, et grogna que c'était sans doute le vent qui avait emporté l'écrêteau *Dames seules...* Cette plaisanterie grossière les amusa tous les deux jusqu'à Cologne. Ah ! mais ! Ils venaient de Paris, ils y avaient mené *la vie à grandes guides* ; ils savaient comment on se comporte avec les femmes ! Sur ce point on ne leur en remonterait plus.

Toute l'Allemagne en est là : la fascination qu'exerce Paris sur les gens de là-bas est déconcertante : on y démêle une admiration *a priori*, fatale, héréditaire et, en même temps, une pro-

fonde incapacité de rien comprendre au charme de cette ville légendaire et jalouée. Les noms de *Babylone moderne*, de *Maison de Satan* sous lesquels les *doktors* la désignent habituellement ne font qu'ajouter à son prestige. Un voyage à Paris est le complément indispensable de toute éducation ; on a mis la chose à la portée de toutes les bourses ; pour deux cent cinquante marks (312 fr. 50), trajet, hôtel et repas compris, un saxon ou un poméranien peut, en huit jours, connaître les joies de la *Riesensstadt* (la cité géante) et s'initier aux élégances parisiennes. Il rentre chez lui, n'ayant rien vu, mais persuadé qu'il a pénétré, jusqu'aux couches profondes, dans la psychologie du boulevard et de la haute société, que lui avaient précédemment révélée la lecture de Paul de Kock et de Xavier de Montépin, très goûtés, outre-Rhin, comme peintres des mœurs françaises.

Ceux qui ont le moyen de visiter Paris plus posément, d'y faire séjour, sont, au retour, objets de considérations et d'envie. Ils affectent une liberté de langage qui semble d'excellent goût, et leur préoccupation est de paraître s'être assimilé notre argot mondain dans la fréquentation de nos *grands viveurs*. *Pante, cocotte, larbin, cabot* sont des termes qu'ils emploient couramment, car cela donne beaucoup de *schick* à une conversation. N'ayant rien compris à nos manières dénuées d'affectation, ils n'en ont saisi que le débraillé apparent, et ils le copient pieusement. Des expressions comme — *Vous m'en bouchez un coin ou il ne faut pas me la faire à l'oseille*, sont admises dans les plus aristocratiques salons de Berlin ou de Dresde et reçues avec des petits rires d'intelligence comme autant de témoignages d'élégance auxquels se reconnaît un *vrai parisien*.

Ils se font de nos mœurs, de notre littérature, de nos goûts, une conception absolument fautive, et à laquelle il n'y aurait rien à reprendre s'ils ne se piquaient de les bien comprendre et de les connaître à fond.

Mais allez donc faire entendre à ces teutons butés qu'ils se trompent. Ils prennent leur arrogance pour de la fierté, leur vulgarité pour de la culture et leur grossièreté pour du savoir-vivre. En lisant ceux de leurs romanciers qui se sont appliqués à l'étude de l'aristocratie prussienne et qui nous font pénétrer dans l'intimité des salons les plus « huppés » de Berlin, on est confondu de ce qu'on y rencontre. M. André Belessort, dans une récente étude de ces romans *mondains*, remarque fort justement que la peinture des mœurs distinguées de là-bas exhale l'odeur d'une loge de concierge où l'on mangerait une oie grasse. En voulez-vous des exemples : c'est une chanoinesse mijaurée qui, voyant un gentilhomme, nommé Ernest, entrer dans un salon en s'essuyant le front, badine en ces termes : — « Certains hommes suent comme un rôti de porc, mais Ernest est plutôt une sauce chronique ». Dans un autre intérieur, tout aussi raffiné, le ton est le même : le colonel de Falkenheim offre un dîner de gala, — ceci se passe dans le plus grand monde ; certain lieutenant Reimers, invité, et qui sait vivre, veut « y aller de son écot » et dépose triomphalement sur la table un pâté de foie gras. La jeune et délicate Claire Gundtz, devant le couvert de laquelle est placé ce plat succulent, renifle fortement et s'écrie : — « Grand Dieu, monsieur le lieutenant, du pâté de foie gras par cette chaleur ! Je vous en prie, reconnaissez-le vous-même, le malheureux n'est plus de la première fraîcheur... ! » et elle lui fourre le mets suant sous le nez afin de le bien convaincre qu'il empest. Quel monde !

Mais quoi, objectera-t-on, allez-vous juger les Allemands d'après leurs romanciers ? Et pourquoi pas ? Ils nous jugent bien d'après les nôtres. Un Français, qui a vécu durant plusieurs années, comme précepteur des petits princes, dans une cour d'Allemagne, était stupéfait de constater au moyen de quels échantillons l'entourage du souverain s'initiait à l'étude de nos mœurs et

de notre littérature. Un jeune officier supérieur lui confiait qu'il venait d'achever la lecture d'un livre *bien français*, — un de ces mauvais romans, illustrés de polissonneries *d'après nature*, qui ne portent ni nom d'auteur, ni firme d'éditeurs, et qui sont clandestinement fabriqués à Amsterdam ou ailleurs, pour l'exportation. Le lecteur se disait très frappé par l'intrigue de cette ineptie : — une parisienne mariée, pour échapper à l'obsession amoureuse que lui inspire un certain comte de Sainte-Anna (!) va consulter un sorcier hindou qui s'offre comme entremetteur. — Ah ! répétait l'Allemand convaincu, *comme c'est bien parisien*, cette fin-là !

Bien parisien, cela dit tout pour les Boches. C'est pour être *bien parisiens* qu'ils se gorgent de Champagne, espérant que ce vin pétillant leur communiquera la légèreté et la bonne humeur dont ils manquent. C'est aussi pour être *bien parisiens*, — ils se l'imaginent du moins, les malheureux ! — qu'ils affectent vis-à-vis des femmes cette grossièreté comparable, selon leur concept, à la désinvolture de don Juan. En Allemagne la femme n'est rien, moins que rien. Elle mange à la cuisine quand le mari invite quelqu'un à dîner. Va-t-on à la brasserie ? Les hommes s'installent à une table, les femmes à une autre, à moins que, en raison de l'affluence, toujours grande, ils soient obligés de prendre place côte à côte. Auquel cas ils se résignent : le mâle boit et mange à satiété ; la femme se contentera des restes, s'il y en a. Oberlander, le grand satiriste des mœurs berlinoises a noté cette singularité : son dessin représente un gros homme attablé dans un *bierhaus*. — « Tiens, Marguerite, dit-il à sa femme, tu peux boire ma bière, elle est chaude, et je vais en commander pour moi de la fraîche ».

Toujours pour imiter ce qu'ils croient qu'est Paris, les Berlinoises ont créé et adopté, avec un engouement qu'aucun autre n'égale, les *cafés de nuit*, qu'ils s'imaginent copiés sur certains lieux de plaisir parisiens, beaucoup plus fameux hors de France que chez nous, et dont le nom flamboie dans les rêves de tout étranger. C'est dans les cafés de nuit berlinois qu'il faut pénétrer pour connaître l'état d'*inculture*, l'indécrottable grossièreté, souvent cruelle, de ces Céladons de la Sprée à l'égard des femmes. Méphistophélès aurait pu les montrer à Faust comme les lieux du monde où s'étale assurément le plus au large « la bestialité humaine ». Mais le curieux est que ces bouges sont réputés à l'égal de temples élevés à la galanterie la plus raffinée, et que l'officier, l'étudiant ou le bourgeois qui s'y soûle en compagnie d'une Gretchen de rencontre se figure atteindre ainsi l'élégance perverse et cavalière des roués de la Régence. « Bien parisien ! Bien parisien ! » grognent-ils encore, quand ils en ont la force, entre deux hoquets. Et si nous en croyons un moraliste allemand, M. Wigaud, peu suspect de sévérité outrée, ces immondes cloaques sont en train de devenir fameux dans toute l'Allemagne et il n'y a pas une jeune bourgeoise de Stettin ou d'Ingolstadt qui ne rêve d'assister, un moment, à l'ignoble trafic qui s'y déroule du soir au matin. « Un jeune couple de provinciaux, venu pour passer une semaine à Berlin et à qui je recommandais, dit M. Wigaud, pour leur dernière soirée, une pièce nouvelle du théâtre allemand, m'ont déclaré sans détours qu'ils entendaient consacrer cette soirée à une visite au Café National, en ajoutant que s'ils rentraient dans leur petite ville sans avoir vu le fonctionnement nocturne de cette célèbre Halle galante, tout le monde se moquerait d'eux ».

Et ils sont retournés dans leur province, bien persuadés qu'ils avaient entrevu un coin de la perversion parisienne ; on ne les détrompera jamais ; et ils en sont tous là. Comment espérer sur ce point une lueur de bon sens de la part de gens qui, nous ayant pris le mot *délicatesse* et n'en trouvant pas chez eux l'emploi, s'en servent pour désigner la charcuterie !

G. LENÔTRE.

LA SEMAINE DIPLOMATIQUE

SOUVENIRS DE JUILLET 1914

Lorsqu'au mois de juillet de l'année dernière l'Autriche adressa son ultimatum à la Serbie, peu de personnes en France croyaient à la guerre. On s'était habitué dans notre pays à la considérer comme à peu près impossible. Les financiers déclaraient que l'Europe ne pourrait en supporter les conséquences, le monde politique était dominé par l'esprit pacifiste, Guillaume II et François-Joseph avaient réussi à se faire passer pour des souverains désireux d'éviter les grandes aventures militaires, on disait couramment que personne n'oserait prendre la responsabilité de l'incalculable catastrophe qu'entraînerait une mêlée générale des grandes nations.

Les graves complications qui avaient marqué l'histoire des dix années précédentes : voyage du kaiser à Tanger — conférence d'Algésiras — affaire des déserteurs de Casablanca — envoi de la *Panther* à Agadir — avaient été réglées sans que les peuples intéressés fussent appelés à prendre les armes, et l'on était porté à supposer qu'il en serait de même pour les suites du drame de Serajevo. La guerre des Balkans n'avait pas entamé cet excès de confiance, parce qu'on n'établissait pas de comparaison entre le conflit des États confédérés avec la Turquie et la perspective d'une calamité qui mettrait en cause l'existence même de l'Europe.

J'avoue que je ne partageais pas cette tranquillité. Je ne me faisais aucune des illusions qui conduisaient tant de membres du Parlement dans les Congrès internationaux où l'on discutait les conditions d'une entente franco-allemande, et j'avais beaucoup de raisons de penser que la diplomatie berlinoise, suggestionnée par le parti militaire auquel elle résistait de moins en moins depuis quelque temps, saisirait

l'occasion d'humilier la Triple-Entente ou de l'acculer à un *casus foederis*. Je ne fus donc nullement étonné de la tactique adoptée par le gouvernement du kaiser le lendemain de la mise en demeure faite à la Serbie, et qui consistait à approuver l'Autriche en réclamant de nous une pression sur le gouvernement russe pour qu'il laissât faire le gouvernement autrichien.

Si nous avions suivi ce conseil, qui nous était renouvelé chaque jour, une fois au moins, par la chancellerie allemande, nous nous serions sans doute brouillés avec notre alliée, qui nous aurait justement accusés de faire le jeu de ses ennemis, et nous n'aurions fait que compliquer une situation qui s'aggravait d'heure en heure sans autre profit que de servir les desseins de ceux qui s'apprétaient à l'exploiter.

J'entretenais, à ce moment, des rapports amicaux avec le représentant de l'empereur François-Joseph en France, le comte Szécsen de Temerin, homme loyal et courtois, animé d'intentions conciliantes et de bon vouloir à notre égard, et qui, je n'en doute pas, était sincèrement attaché au maintien de la paix. Il vint chez moi, sans me rencontrer, la veille de la remise de l'ultimatum à Belgrade, et me laissa un mot pour me dire qu'il serait désireux de me parler. Le lendemain, je me rendis à son ambassade, où j'eus avec lui un assez long entretien.

L'impression qu'il me laissa fut celle d'un diplomate que son gouvernement ne renseignait que fort incomplètement. Il était visiblement préoccupé des conséquences que pouvait avoir l'acte de violence (car on ne peut la qualifier autrement) accompli par le comte Berchtold, mais, visiblement aussi, il n'en connaissait pas le machiavélisme et ne se savait pas en présence d'un plan concerté avec l'Allemagne pour provoquer la guerre avec la Russie. Il s'imaginait que le chef de la diplomatie austro-hongroise n'avait d'autre but que d'obtenir raison de la Serbie, à laquelle il faisait injustement remonter la responsabilité de l'assassinat de l'archiduc Ferdinand et de la duchesse de Hohenberg, et il paraissait convaincu que, si l'ultimatum

obtenait satisfaction dans ses exigences essentielles, l'affaire pourrait s'arranger sans être poussée plus loin. Il en appelait à mes sentiments d'amitié pour donner dans ce sens une indication dans le *Petit Journal* et pour la rapporter à mes confrères de la presse.

Comme je me montrais assez incrédule, il me fit sur un ton de franchise qui ne trompe pas et qui est, d'ailleurs, conforme à son caractère, de telles protestations que je n'eus pas un instant la tentation de suspecter sa bonne foi. Jusqu'au jour de la déclaration de guerre de l'Allemagne (qui précéda d'une semaine celle de la France à l'Autriche-Hongrie) — et même après — il conserva cette attitude dans toute la mesure où les événements le lui permettaient.

Je rappelle ce souvenir pour mieux montrer la duplicité avec laquelle le gouvernement de l'empereur François-Joseph, duquel nous aurions pu attendre des procédés tout différents, a mené l'opération qu'il avait préméditée, dont il avait arrêté la forme et prévu la portée avec le gouvernement de Guillaume II, et qui devait aboutir fatalement aux conséquences tragiques qui se développent. De crainte que ses arrière-pensées se dévoilent et que ses intentions soient trahies, il avait tenu son ambassadeur à Paris, comme probablement ses ambassadeurs à Londres et à Pétersbourg, dans l'ignorance de ses véritables projets.

Sa diplomatie fut, à la fin, perfide et sournoise, menteuse et brutale, fourbe et violente. Elle se trompa dans ses calculs, en ce sens qu'elle comptait bien isoler la France et la Russie en détachant d'elles l'Angleterre. Elle obtint le résultat qu'elle escomptait, en mettant par son agression un terme à un état de choses qui consommait la ruine des ambitions orientales de la monarchie dualiste. Si elle mesure son succès à l'énormité des ruines, des douleurs et des misères qui lui sont dues, elle a lieu d'être satisfaite. Si elle compte encore sauver son empire, c'est que sa fourberie est dépassée par son aveuglement.

(A suivre)

STEPHEN PICHON.



Les cyclistes italiens se rendant à la frontière défilent devant la foule massée pour les acclamer.



La Journée de la Croix-Rouge Italienne.

LES VOYAGES DU GÉNÉRALISSIME VERS LE FRONT



En un point du front, où le général Joffre était venu pour décerner des croix et des médailles, le généralissime, après la cérémonie, s'entretient avec les généraux Delétaille et Rocques, tandis que les troupes regagnent leurs cantonnements.

Une anecdote lue dans un journal suisse m'est restée en mémoire, relative à la bonne étoile de notre généralissime. Elle conte que le colonel Joffre, en colonne dans le désert, ayant été piqué à l'œil par un insecte venimeux, courrait grand risque de perdre la vue; il se refusait à porter un bandeau qui lui aurait rendu son commandement impossible à exercer et il plaisantait le major qui lui disait la nécessité de porter des lunettes bleues. C'était, en effet, un objet difficile à trouver à tant de milliers de lieues des opticiens de Paris.

Le lendemain, un méhariste rejoignait la colonne; un de ses paquets destiné à un soldat disparu, fut ouvert: il contenait une paire de lunettes bleues.

Vérité ou légende, acceptons l'anecdote et félicitons-nous que cette chance heureuse ait favorisé celui qui s'en montre si digne. Constatons qu'à l'heure définitive pour notre pays, pour la civilisation, le général Joffre eut une chance, celle de se trouver en pleine possession de sa force, de son cerveau, de sa volonté, et d'avoir été préparé par toute sa vie à la guerre étrange qu'il conduisit.

Il a assumé sa redoutable tâche sans que ses robustes épaules aient fléchi. Simple civil, je ne veux pas parler ici de tactique ni de stratégie, en ayant appris juste assez pour être bien sûr de n'y entendre rien, mais tous, si « civils » que nous soyons, nous sommes à même de comprendre et d'admirer ce qui a été accompli comme organisation de l'armée, de tous les services

qu'elle comporte, nous pouvons imaginer ce que cela doit être de conduire, même de très haut, tant de régiments et tant d'armées, d'avoir tant de choses à prévoir, et tant d'ordres à donner qui feront que toutes ces choses s'accompliront méthodiquement, chacun à son heure, que les tranchées se creuseront où il faudra, que là aussi, baïonnettes, obus et vivres arriveront.

Ce mérite-là est visible pour tous; il en est un autre tout aussi éclatant que le général Joffre possède.

M. Manfredi, président du Sénat italien, disait le 21 mai que « l'Italie sait de quel côté

on se bat pour le droit et la civilisation »; le général Joffre sait « comment on se bat pour le droit et la civilisation » et il pratique la discipline comme il faut qu'elle soit pratiquée.

Il possède, ses portraits récents le proclament, l'œil d'acier du chef, l'œil qui fouille et scrute les hommes qui les soupèse et les évalue avec exactitude, et dans ce même regard, il y a la grande bonté, la parfaite compassion qu'éprouve celui qui connaît les dangers, les fatigues, les souffrances. Le généralissime sait quels liens dans ce peuple libre et armé pour défendre sa liberté, unissent officiers et soldats et il emploie à créer ces liens, à les resserrer, les heures qu'il peut arracher à son travail quotidien. Pour donner aux vaillants qu'il en a jugés dignes, les marques à jamais distinctives de leur courage, il a le geste assuré et paternel, qui double le prix et la récompense. Ainsi se trouve résumé le double courant d'affection et de tendresse qui va de l'officier attentif à ses « bonhommes », du « troupière » intrépide à ses chefs.

De cette union profonde, toutes les lettres, toutes les conversations portent le témoignage; elle est le gage assuré de la force morale de notre pays. Jamais on ne louera assez haut ceux qui auront travaillé à l'affermir et une part immense en revient au généralissime dont l'esprit se transmet à tous, passant inlassablement par tous les degrés de l'échelle hiérarchique.

Marcel FOURNIER.



Le général Joffre conférant au général Lebocq les insignes de son nouveau grade dans la Légion d'honneur.

LES VISITES DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AUX ARMÉES



Au cours de son dernier voyage au front, M. Poincaré passant par un village récemment débarrassé de la présence de l'ennemi, fut accueilli, par des petites filles de l'endroit qui lui récitèrent de gentils compliments fort touchants et fort bien tournés.

A l'exemple du Tsar, du Roi d'Angleterre et du Roi des Belges, le Président de la République va souvent apporter à nos combattants le réconfort de sa présence, et il est partout accueilli avec une respectueuse sympathie. Un de nos confrères, estimant que l'humour ne perd jamais ses droits, même au cours d'une époque aussi grave que celle que nous traversons, rapporte,

au sujet des visites présidentielles cette amusante anecdote.

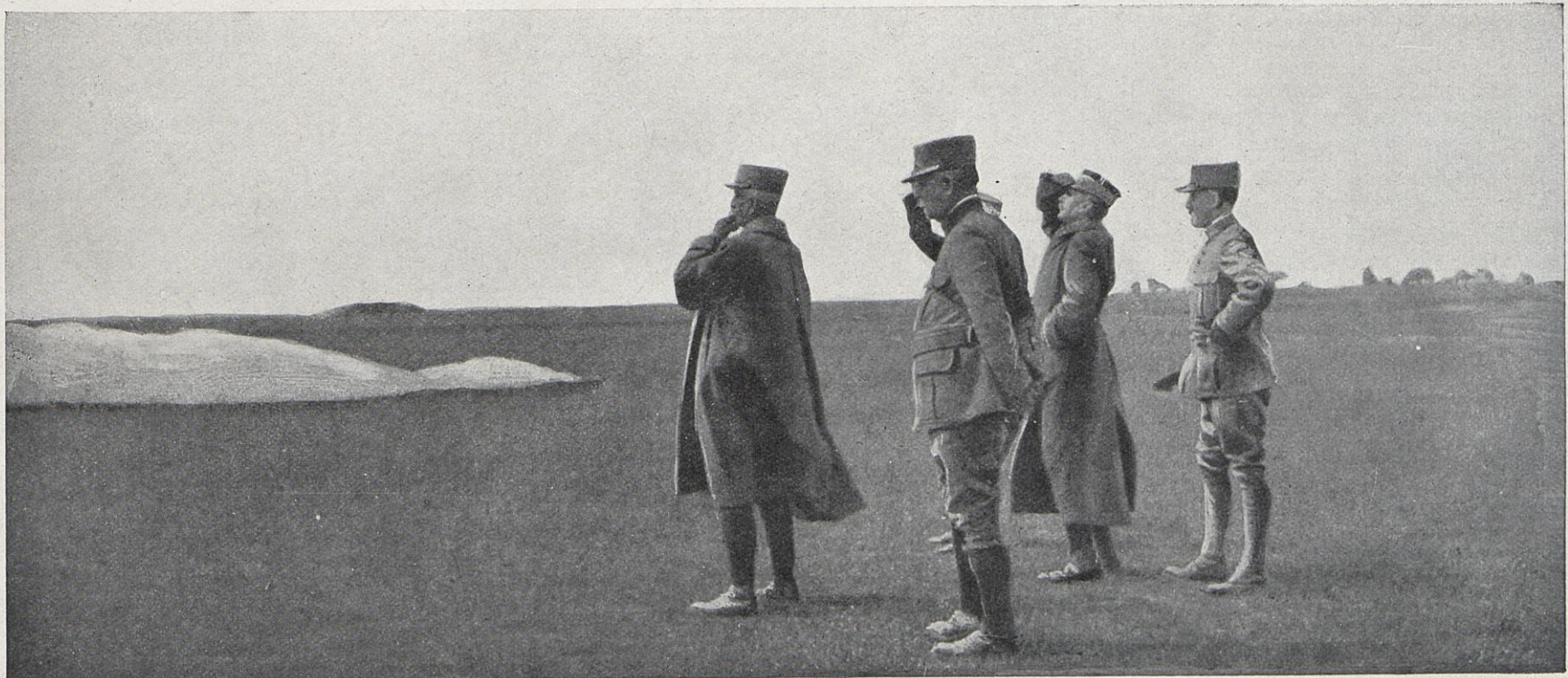
Cette fois, ce n'est pas au front, mais à Paris, où M. Poincaré vient féliciter des blessés marocains, algériens et africains pour tout dire.

Ces braves coloniaux, insuffisamment prévenus, s'informent de la qualité du visiteur.

C'est, leur dit-on, le Président de la Répu-

blique. Alors, les voilà, tous, se mettant à crier de toutes leurs forces: « Vive *Moussi Fallières!* » sans se douter que depuis la visite de l'ancien président en Afrique, M. Poincaré lui avait succédé au Palais de l'Élysée.

Leur tenant compte de la bonne intention, le Président a été le premier à sourire de la méprise.



Le général de Langle de Cary, accompagné de quelques officiers de son état-major suit les effets du tir de l'artillerie lourde.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

La semaine du 5 au 12 juin a vu la suite de notre offensive en Artois. Au cours de la semaine précédente, nous avons pris la totalité du village d'Ablain-Saint-Nazaire ; celle-ci nous a rendus maîtres de Neuville-Saint-Vaast. Les progrès sont continus et sensibles, bien que trop lents au gré de bien des impatiences très légitimes.

Il ne s'agit pas ici, et on ne s'en rend pas toujours compte, de batailles en rase campagne dont le sort se décide d'autant plus vite que les pertes considérables faites en peu de temps exigent fatalement une solution. L'ennemi, installé depuis de longs mois sur les mêmes emplacements, y a créé de véritables forteresses ; et pour enlever ces forteresses d'assaut, il faut toute la bravoure de nos troupes, toute la science et toute la sagesse de leurs chefs. Nous avançons toujours ; sur chacun des points où se portent nos attaques nous imposons notre volonté à l'ennemi ; nous sommes les maîtres, et cela c'est beaucoup.

En dehors de nos affaires en Artois, deux autres opérations ont été inaugurées tout récemment ; l'une dans la région au nord d'Albert et à l'ouest de Bapaume, près du village d'Hébuterne.

Elle a donné dès le principe de très brillants résultats. L'autre, sur le plateau de la rive droite de l'Aisne, qui s'étend à l'est de la forêt de Laigue. Elle a également très bien réussi.

L'ennemi, malgré des efforts répétés, n'a rien repris des lignes de tranchées et des ouvrages qui lui ont été enlevés. Quel sera le développement des actions entreprises ? Le but de celle de l'Artois est très évident ; j'en ai déjà parlé. Celle d'Hébuterne peut viser Bapaume, ou plus exactement le nœud de chemins de fer d'Achiet, qui en est voisin. La troisième peut avoir une portée beaucoup plus étendue. Toutes trois donnent de légitimes espérances.

*
*
*

La bataille de Galicie compte une semaine de plus, sans solution. La retraite des Russes vers la ligne de Rawa-Ruska ne s'est pas effectuée jusqu'ici. Le recul de Przemysl n'a pas dépassé 25 kilomètres, jusqu'à la ligne de la Viznia, qui se raccorde au sud avec celle du Dniester.

L'aile droite russe progresse, au contraire, sur la rive gauche du San et dans le voisinage de la Vislok. Nos alliés ont eu dans cette direction d'incontestables succès. Il en résulte que le front a pivoté et fait face maintenant, d'une façon générale, vers le sud-ouest, parallèlement au pied des Carpathes. L'aile gauche, établie sur le Dniester, a vu sa ligne forcée vers Juravno. Là, d'importantes forces austro-allemandes ont passé le

fleuve, se sont répandues à travers les forêts, et ont gagné 10 kilomètres en avant, jusqu'à la ligne du chemin de fer et même au-delà.

Ce succès de l'ennemi n'était pas sans danger, l'objectif étant Lemberg. Mais aux dernières nouvelles du 11 juin, les Russes, attaquant vivement ces forces, en même temps que sur d'autres points ils maintenaient l'ennemi en remportant des avantages marqués, ont rejeté les Austro-Allemands d'un premier élan, d'abord sur le chemin de fer, et bientôt, par un nouvel effort, jusque sur la rive droite du Dniester. Le total des prisonniers faits dans ces deux affaires, coup sur coup, s'élève à plus de 7.000 avec plus de 200 officiers. Les Russes ont pris 17 canons, beaucoup de mitrailleuses, etc... Il y a donc lieu de penser que même en prévoyant des retours offensifs de l'ennemi, les affaires de nos alliés sont pour l'instant rétablies sur ces importantes positions de leur aile gauche. Les nouvelles de la dernière heure accentuent cette impression favorable. Le nombre des prisonniers et celui des canons pris à l'ennemi augmente.

J'ai dit que Lemberg est l'objectif des Allemands. Certes, je ne suis pas de ceux qui attachent aux objectifs géographiques une importance primordiale. La saine doctrine est celle qui n'admet qu'un seul objectif : l'armée ennemie.

Battre cette armée, la mettre hors de cause, est le seul but réel à poursuivre. Quant aux objectifs géographiques, on les obtient ensuite, par surcroît. Mais, dans l'espèce, la situation est la suivante : l'armée russe couvre Lemberg ; donc, se proposer Lemberg comme objectif, ce n'est pas négliger l'ennemi pour s'occuper d'un but accessoire, c'est marcher dans la ligne d'opération normale et logique. D'autre part, la conservation de Lemberg, capitale de la Galicie, importe aux Russes, pour des raisons politiques et morales ; tandis que Guillaume II a, dit-on, promis à François-Joseph de lui rendre Lemberg. Prendre Lemberg, pour les Autrichiens, c'est avoir reconquis la Galicie. Voilà pourquoi

Lemberg, qui serait sans intérêt dans d'autres circonstances, devient réellement un objectif dans le cas actuel. Il n'est pas douteux que les Allemands feront tout pour maintenir leur offensive si coûteuse, tant qu'ils n'auront pas réussi à rejeter les Russes au delà de Lemberg jusqu'à la frontière. Or, les chances, qui étaient hier contre les Russes, semblent bien tourner en leur faveur.

*
*
*

Les opérations de l'armée italienne, sauf celles sur l'Isonzo, ne doivent encore être regardées que comme des actes préliminaires, ayant surtout l'objet de s'assurer les points importants soit sur la frontière même, soit au delà, pour garantir l'opération principale contre toute éventualité de prise à revers. On peut donc dire que presque partout les troupes italiennes font de la *défensive offensive*, et cela avec une sûreté de conception et de coup-d'œil qui dénote une longue étude des conditions de cette guerre.

Jusqu'ici, d'ailleurs, elles ont été très favorisées ; le haut commandement devait s'attendre à rencontrer plus de difficultés. Il semble probable que les Austro-Allemands sont fort gênés par l'entrée en ligne de ce nouvel adversaire.

Ils ont négocié jusqu'à la dernière heure pour l'éviter, parce qu'ils savaient n'avoir que des éléments médiocres ou insuffisants à lui opposer, tout au moins jusqu'à nouvel ordre. Vers la frontière suisse, au Stelvio, au Tonale, il suffit de fermer les portes avec des forces suffisantes ayant en arrière des réserves bien disposées, tant qu'une concentration spéciale de l'ennemi n'est pas signalée. Les chemins de fer italiens de la Valteline et du Val Camonica sont précieux à cet effet. Il en est de même dans les Dolomites et sur les Alpes Carniques, vers le Tyrol et la Carinthie. Encore là, y aurait-il grand intérêt à pousser un peu plus loin, pour mettre la main sur le chemin de fer de Villoch à Brixen, ou tout au moins pour le rendre inutilisable. En ce qui concerne le Trentin, la surveillance de la frontière ne suffit pas.

Ce bastion avancé est trop menaçant. Il importe, sinon de l'occuper entièrement, au moins, si je puis dire, de lui *couper le nez*. Pour cela, prendre Trente est une nécessité qui s'impose. Trente occupé par l'armée italienne, rien n'est plus à redouter par la Brenta, ni par l'Adige, ni par le lac de Garde, ni par le Val Giudicaria. C'est pourquoi nous voyons l'offensive actuelle se développer avec succès sur Rovereto et sur toutes les avancées de Trente. En même temps, l'action principale s'accroît sur l'Isonzo. Tolmino est serré de près, Monfalcone est pris, Gorizia est attaquée vigoureusement.

L'objectif est Laibach, non pas à cause du plus ou moins d'importance de cette ville, mais parce que c'est le nœud de la concentration autrichienne et l'aboutissant logique de la ligne d'opération italienne.

Général BERTHAUT.



Le groupe des officiers et pilotes aviateurs qui ont effectué le superbe raid que l'on sait au-dessus de Ludwigshafen.

L'OCCUPATION DE NEUVILLE-SAINT-VAAST



Un poste allemand, fortifié par un amas de sacs de terre et de ciment, dont nos soldats, après une lutte épique, ont réussi à s'emparer.

Cet important exploit, accompli à la date du 9 juin, est à l'heure actuelle, de l'avis de nos chefs les plus compétents, le fait dominant de la situation. Gêné par un brouillard très épais, le duel d'artillerie s'est poursuivi avec une extraordinaire opiniâtreté, et c'est par une lutte pied à pied, de maison à maison, que notre vaillante infanterie a réussi enfin à s'emparer de la position. L'inventaire du butin nous a permis de trouver dans les débris trois pièces de 77, trois lance-bombes, une quinzaine de mitrailleuses ensevelies ou endommagées, 800.000 cartouches, mille fusils, des appareils incendiaires, des obus de 105, des outils de parc en quantité considérable, enfin, de nombreuses caisses d'explosifs, d'équipements et de vivres. Une troupe qui laisse un butin de cette importance aux mains de l'adversaire, est bien près, on peut en préjuger presque à coup sûr, d'être démoralisée, et c'est ce que se plaît à constater un de nos écrivains militaires les plus



Fermes, à l'entrée du village, où le combat le plus acharné a fait rage.



Pour assurer le ravitaillement de nos héroïques combattants, on avait installé les cuisines à la lisière d'un bois voisin.

réputés, le général Bourelly, lorsqu'il insiste sur le spectacle de désarroi donné par les Allemands, au cours des dernières semaines. S'ils ne sont pas également désemparés sur toutes les parties du front où nous sommes en contact, il est aisé d'observer du moins qu'ils s'acheminent à coup sûr vers cet état d'infériorité et de faiblesse. Ne voilà-t-il pas un nouveau motif de fortifier notre inébranlable confiance en l'avenir, en même temps que notre certitude de la victoire.

Déjà, par la conquête de Neuville, l'ennemi se voit privé d'un précieux point d'appui aux abords de la route de Béthune à Arras, et voici facilitée l'avance par le nord dans le Labyrinthe. En outre cette conquête détermine l'isolement de l'ensemble défensif formidablement organisé par les Allemands, entre la route d'Arras à Béthune et le chemin de fer d'Arras à Lens, c'est-à-dire dans la direction du nord au sud.

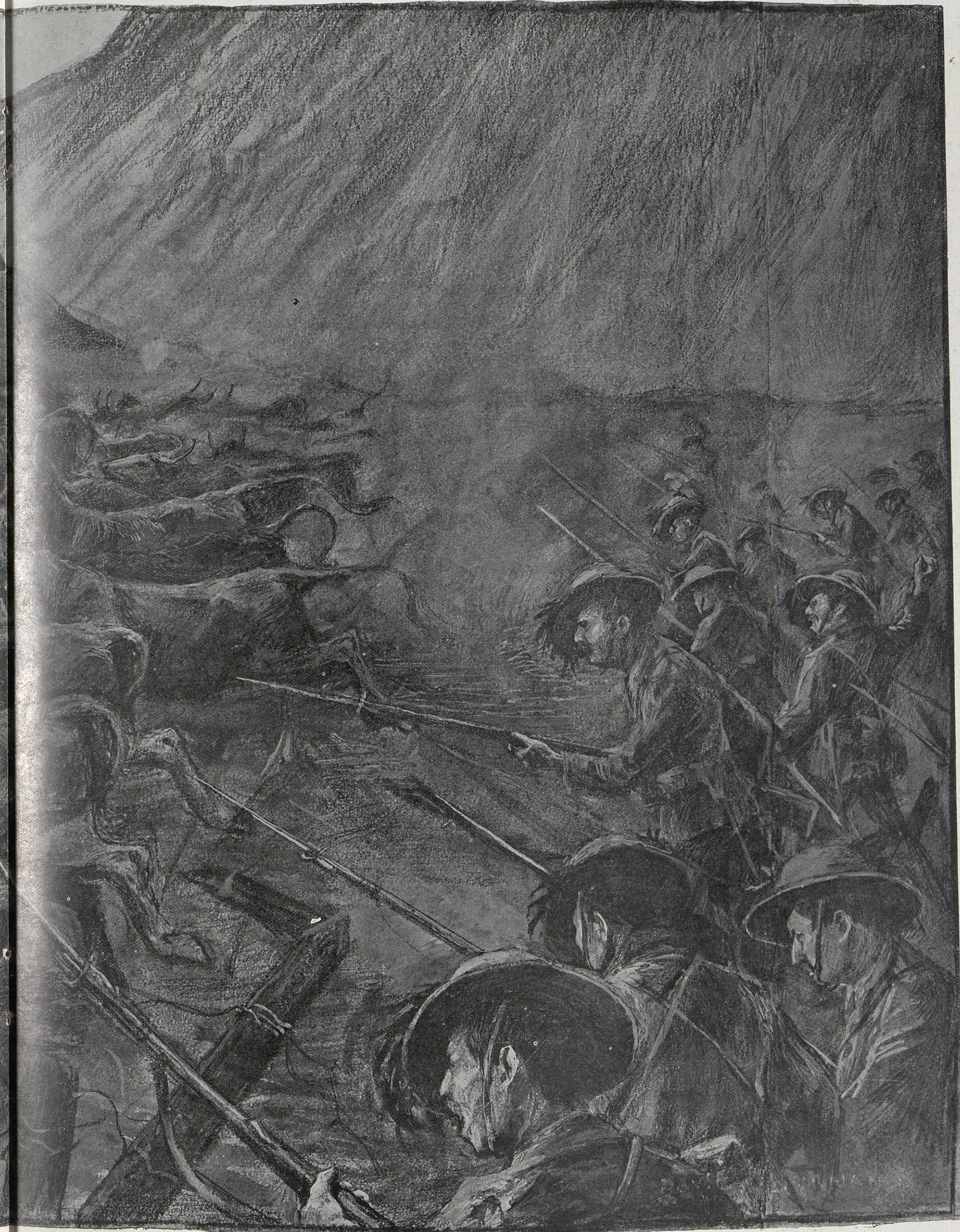
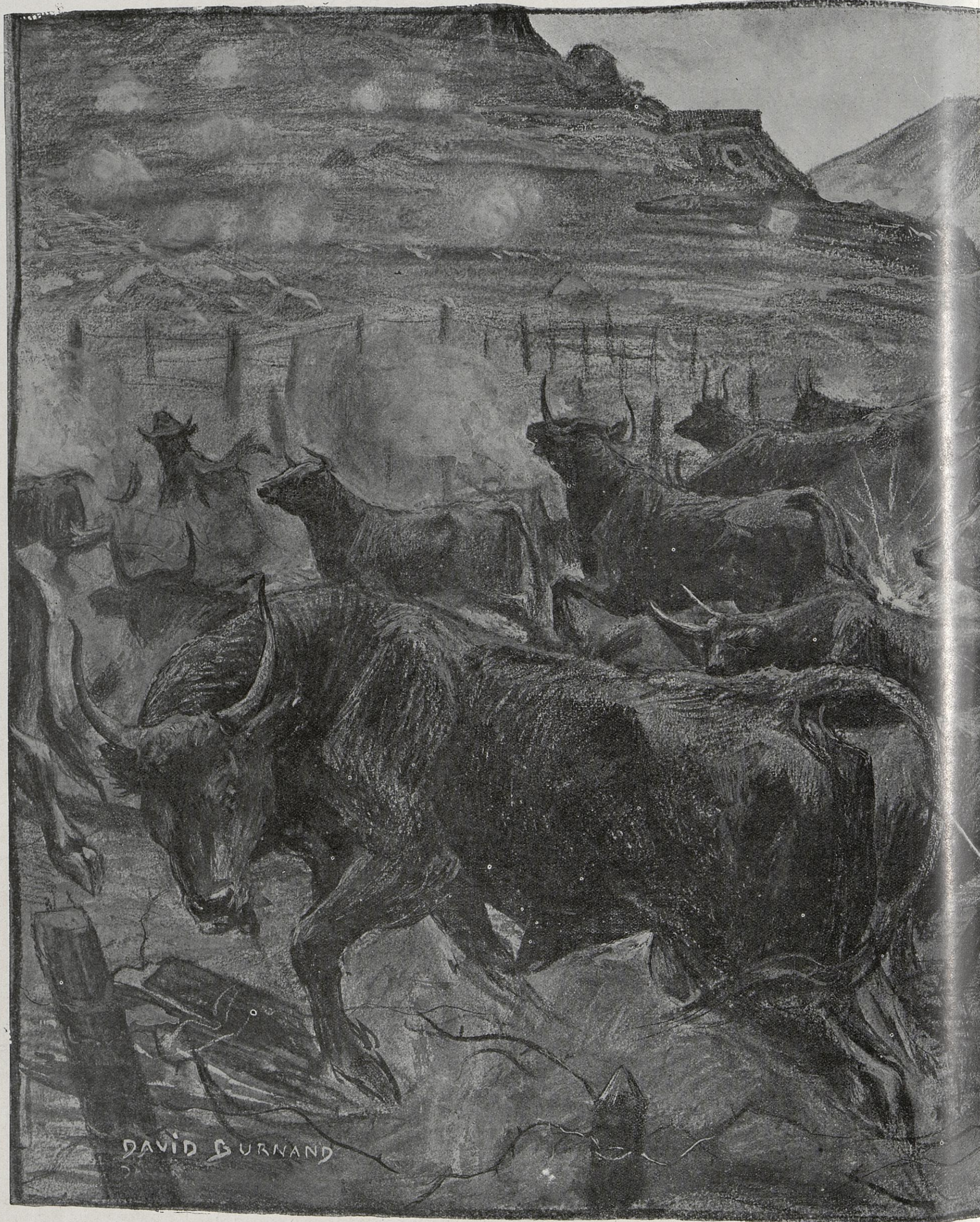
Restent encore de sérieux obstacles artificiels à surmonter, mais qui pourraient faire reculer les braves victorieux déjà à Lorette, à Carency, et en dernier lieu à Neuville, où après avoir repoussé une suprême contre-attaque ennemie, nous consolidons définitivement notre situation dans le secteur nord d'Arras, où nous n'avons point cessé de progresser.

Depuis que se déroule cette acharnée bataille,

il est réconfortant de constater l'efficacité de nos efforts, signalés et récompensés par des succès consécutifs ; l'habileté et la rapidité avec laquelle nos soldats réussissent à s'installer dans les positions conquises d'où n'ont pu les déloger nulle contre-attaque et nul bombardement, si intense soit-il. Et pourtant, Dieu sait que l'ennemi utilise toutes les défenses modernes de la guerre de siège ; mais plus il multiplie les obstacles, plus il stimule l'ardeur de nos troupes décidées à vaincre envers et contre tout. On a des preuves quotidiennes de l'héroïsme du soldat de France, et par ses actes de courage, de défi au danger, d'insouciance en face de la mort, il s'égale aux héros légendaires dont on croyait la race à jamais perdue. Les soldats du Kaiser sont eux-mêmes forcés de leur rendre hommage, et n'a-t-on pas conté le mot de ce prisonnier allemand survivant des combats meurtriers de l'Yser :

« Il faut être maudit de Dieu pour avoir à lutter contre ces gens-là. Ce ne sont pas des soldats ; ce sont des sorciers ».

D'après cela, n'est-il pas permis de croire plus que jamais au découragement qui gagne chaque jour nos adversaires, tandis que s'affirment notre endurance et notre énergie, vivifiées par des succès qui achèvent de les démoraliser.



UNE FORT CURIEUSE INNOVATION DES ITALIENS DANS L'ART DE LA GUERRE (Dessin de Daniel BURNAND.)

Pour l'attaque des cols et des fortifications de Monte-Corrada, les Italiens ont eu l'idée ingénieuse d'employer des taureaux sauvages, qui, exaspérés par l'explosion de quelques bombes et chassés contre les réseaux de fils barbelés, où les buffles de montagne, avec leurs cornes, eurent tôt fait de frayer un chemin aux troupes italiennes.

DANS NOS TRANCHÉES -- COMMENT ON Y CHEMINE

Les Allemands, depuis que nous avons brisé leur offensive et que nous les avons rejetés loin de ce Paris qu'ils croyaient déjà si bien tenir, les Allemands forcent les nôtres à faire une guerre de taupes. Plus de belles randonnées, de rudes combats à la face du ciel, de glorieuses charges de cavalerie, dont toute notre histoire est pleine. Non, maintenant l'on se terre, on se cache, on remue du sol, on se tapit au fond de boyaux creux. Nos hommes sont devenus des



Comment on évolue dans la tranchée.



Ces longs sentiers creusés profondément dans le sol, sont des boyaux de communication.

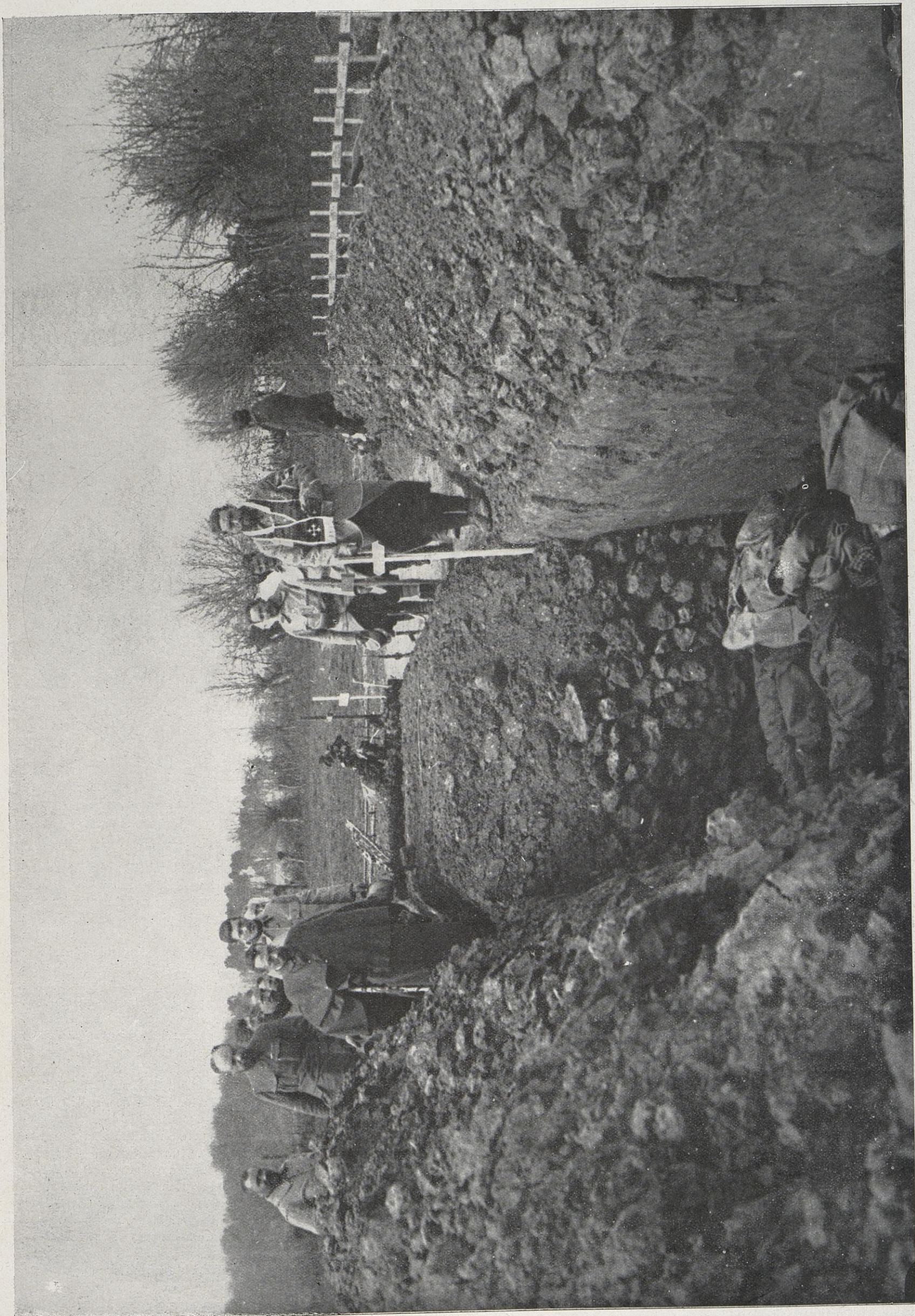
égoutiers, des terrassiers ; la pelle, la pioche sont les armes dont ils usent le plus fréquemment. Leurs officiers doivent avoir les ressources et la science d'ingénieurs, d'agents voyers, d'entrepreneurs de travaux publics.

Nos troupiers ont-ils progressé, vite il s'agit d'organiser leurs positions. On creuse ; dans le sol boueux, on trace à la diable un chenal, que l'on approfondit tant que l'on peut. Il faut bien se préserver contre un retour possible de l'ennemi. On n'a pas toujours de gabions, de fascines à sa disposition. Alors on prend tout ce qui vous tombe sous la main, tout ce qu'on peut se procurer aux environs. Pour composer

l'abri on installe des fauteuils, des vieilles portes, des canapés, des brouettes, des branchages. Plus tard on s'installera mieux, on maçonniera. En avant des abris, la nuit, on édifiera des réseaux de fil de fer barbelé : petit à petit la forteresse souterraine prendra de l'importance ; on sera mieux chez soi. Le lieu n'est certes jamais souriant et l'on s'y ennuiera toujours terriblement. On y guettera, par les postes de surveillance ménagés dans les abris, si quelque Allemand ne se hasarde pas au-dessus de la ligne du sol : on y épiera l'apparition d'un casque à pointe sur lequel immédiatement on tirera soigneusement, en visant bien.



C'est le moment où l'on relève une compagnie. D'autres braves vont venir occuper le poste de combat ; on s'attend à une prochaine attaque ; tout le long de la tranchée les bombes sont à leur place.



A CEUX QUI SONT TOMBÉS DANS LA RÉCENTE MÊLÉE, LEURS CAMARADES RENDENT LES DERNIERS DEVOIRS. La lutte a été chaude, on s'est battu rudement, enfin le succès, une fois de plus, a couronné nos efforts. L'action finie, ceux qui viennent de triompher relèvent nos morts; on les porte dans la tranchée où ils dormiront leur dernier sommeil, mais avant que de recouvrir, de terre, leur pauvre dépouille, un camarade, prêtre en temps de paix, leur donne une fraternelle absoute.

L'EXODE DE CONSTANTINOPLE VERS BROUSSE

Brousse, l'antique Prusas, où en 183 avant J.-C. est venu mourir Annibal après la défaite de Zama et la ruine de Carthage, semble devenir, après la débâcle turque que l'on sent prochaine, le refuge des hauts dignitaires et des grandes familles de Constantinople.

Les communiqués qui nous parviennent, par la voie d'Athènes, nous informent, en effet, que les Mahométans d'une certaine aisance ont entassé, depuis l'offensive des troupes alliées dans les Dardanelles, sur les petits vapeurs qui font d'ordinaire le service du Bosphore, de Scutari et des Iles Prinkipo, toutes leurs richesses pour les soustraire aux convoitises des envahisseurs.

C'est, paraît-il, à l'entrée de la Corne d'Or au pied du grand pont de Galata, un émoi indescriptible, une fuite éperdue vers le fond du golfe de Moudania dans la Marmara où pointe, au-dessus des terres, la cime neigeuse et grandiose de l'Olympe de Bithynie ; c'est au pied de cet imposant massif à une quarantaine de kilomètres de la côte, dans

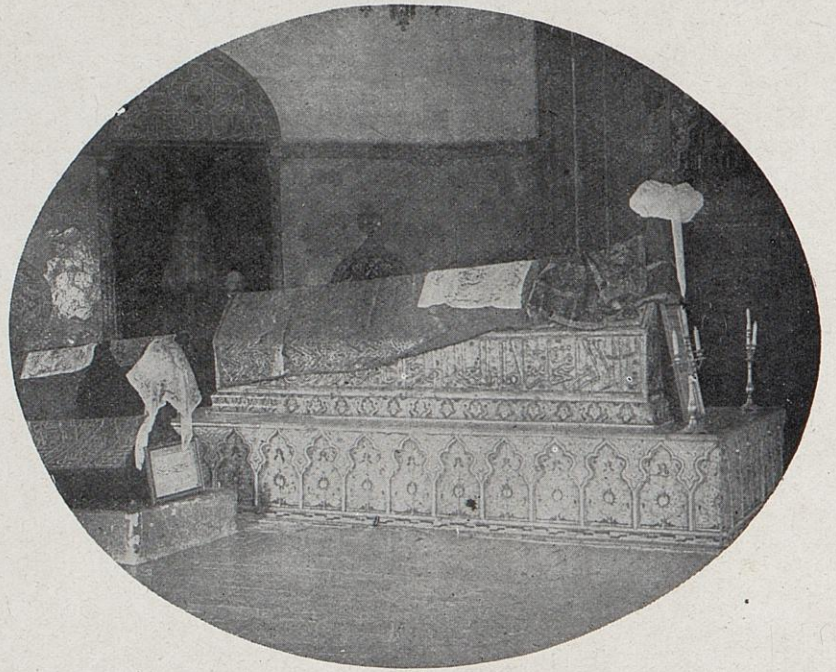


La fuite vers Brousse, le golfe de Moudania et l'Olympe de Bithynie

(Cliché de M. Meys.)



BROUSSE. — Le ravin du Gueuk-Sou et le point de Sed-Bachi.



BROUSSE. — Le Turbé de Mohammed I^{er}

une plaine magnifique et fertile, que s'étale la belle ville des fondateurs de la dynastie des Osmanlis.

C'est à Brousse en effet, en 1326, qu'Osman fonda la dynastie qui en 1453 avec Mahomet II devait envahir l'empire de Constantin et sous Mahomet IV, en 1683, étendre sa puissance jusqu'aux portes de Vienne.

Quelle reculade depuis ces jours glorieux.

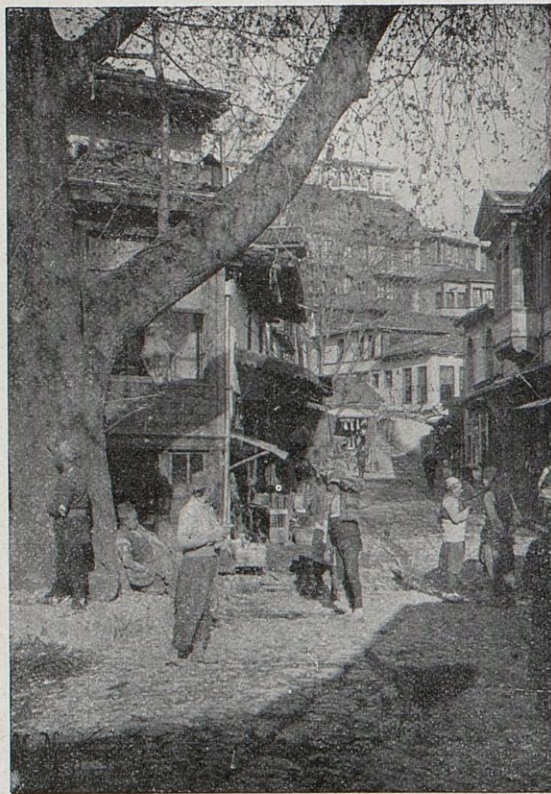
Brousse, pour tous ceux qui font apparat d'orthodoxie musulmane, est donc considérée comme terre sacrée ; on se sent là au cœur de l'Islamisme.

Pour l'archéologue comme pour l'historiographe, Brousse renferme des souvenirs du plus haut intérêt ; pour l'artiste, la ville et ses environs offre à chaque pas des sujets d'étude plus attrayants les uns que les autres.

Pittoresquement étagée sur les flancs de l'Olympe de Bithynie, elle s'étend sur trois plateaux séparés par des vallons ravinés qui servent à l'écoulement des ruisseaux descendus de la montagne.

La plus pittoresque de ces trois déchirures est le ravin du *Gueuk-Sou* (eau céleste) que franchit le pont couvert de *Sed-Bachi*, à une hauteur de quarante mètres.

Ces ravins sont bordés de platanes de quatre à cinq cents ans d'existence, dit-on, qui encadrent de leurs troncs puissants et de leurs branches noueux, les petites maisons de bois aux



BROUSSE. — Le Quartier juif.
(Clichés de M. Meys.)

tuiles violacées, qui rappellent le type classique des constructions de Stamboul ; ce sont en certains endroits de véritables décors de féerie.

Les rues, les ruelles surtout du quartier juif, toutes ombragées de platanes et de glycines gigantesques qui forment au-dessus de vos têtes des berceaux naturels, sont d'un coloris et d'une poésie exquis et l'on aimerait à s'y attarder des heures entières, si l'on n'était à tout instant harcelé, poursuivi par les mercantis qui ne vous quittent pas d'une semelle et gâtent votre rêve.

Mais la grosse curiosité de Brousse, en dehors du turbé d'Osman qui se dresse sur l'esplanade de la citadelle et sur le catafalque duquel figure la décoration originale de l'Osmanie qui y a été déposée lors de la fondation de cet ordre par Abdul-Aziz, la grosse curiosité de Brousse, disons-nous, c'est la Mosquée du Sultan Yildirim, dite aussi mosquée verte, un des modèles les plus parfaits de l'art ottoman et le turbé de la Yéchil Djami où repose le sultan Mohammed I^{er}.

La première a tout son pourtour encadré de chambranles de marbre blanc, ornés d'arabesques et de rinceaux sculptés d'un travail si délicat qu'on peut hardiment les comparer aux arabesques de l'Alhambra de Grenade.

Nous avons pu, à force de ruse et pendant qu'une tierce personne occupait l'Iman qui en avait la garde, prendre un cliché du tombeau



Vue générale de Brousse — au fond l'Olympe de Bithynie.

du sultan Mohammed I^{er} (1421) qui partage avec la Mosquée verte la renommée dont ils jouissent en Orient.

Au-dessus des fenêtres courent de grands bandeaux de faïence cloisonnée couverts d'inscriptions et de versets du Koran; le cercueil du sultan est recouvert d'étoffes précieuses, et surmonté du turban; plus à gauche, celui de la sultane favorite est recouvert d'un châle magnifique. Des faïences de toute beauté garnissent les murs.

On remarque aussi, à droite, l'encadrement du mihrab formé d'une large bordure de faïence cloisonnée où des inscriptions en relief se détachent au milieu de guirlandes de fleurs.

Il y a encore bien d'autres curiosités à voir à Brousse, tels par exemple ses vieux remparts byzantins dans le quartier des magnaneries et les fameux bains célèbres dans tout l'Orient et fréquentés par les anciens, mais le cadre réservé à cette étude rapide ne nous permet pas de nous

étendre plus longuement. Peut-être y reviendrons-nous incessamment si les alliés et aussi les Grecs, qui convoitent cette belle région pensent que pour mettre Constantinople à l'abri d'un retour offensif jeune ou vieux turc il serait plus prudent d'annexer cette province au profit des vainqueurs jusques et y compris tout le littoral du Bosphore et de la Marmara.

Maurice MEYS.



Autre vue de Brousse. — La Mosquée verte et le turbé de Mahomet I^{er}.

(Clichés de M. Meys.)

Les horribles trouvailles de la science: LES GAZ ASPHYXIANTS

La science que notre culture française a toujours rêvé créatrice d'idéal, de progrès et de bien-être, continue à être, par les Allemands, détournée de son noble but.

Dans la « guerre de laboratoire » qu'ils ont inaugurée, ils s'ingénient sans cesse à appliquer, à des œuvres de torture et de mort, des découvertes uniquement destinées au bien de l'humanité.

Après avoir fait servir l'aviation au bombardement de villes ouvertes et les sous-marins à la destruction des paquebots à voyageurs et des navires marchands ; après les jets de flamme, les pastilles incendiaires, l'électrocution, les pompes à vitriol, l'empoisonnement des sources, etc., etc., ils ont imaginé l'envoi sur leurs adversaires de gaz asphyxiants !

On sait aujourd'hui quelle est la nature exacte de ces nuées ou brouillards nocifs qui s'élevèrent, pour la première fois, en lourdes volutes jaunes et brunes, devant les tranchées anglaises et belges, le 22 avril dernier : ce sont des vapeurs de chlore ou de brôme ou bien encore d'oxychlorure de carbone.

Ce qu'on connaît moins, c'est la manière dont elles sont émises et projetées. Le rapport de la commission d'enquête nommée par le gouvernement belge dit que ces gaz formaient un nuage d'une centaine de mètres de hauteur et que, pour les chasser, les Allemands ont employé divers moyens : feux allumés devant les tranchées et dont la fumée est poussée par le vent vers les tranchées ennemies ; bouteilles lancées à la manière des grenades ; tubes ou bonbonnes dégageant des gaz ; bombes asphyxiantes.

C'est le procédé des tubes ou bonbonnes, représenté dans notre dessin, qui paraît le plus couramment en usage. Il est d'ailleurs décrit exactement par des prisonniers allemands appartenant aux 15^e et 16^e corps d'armée et qui ont témoigné devant la commission officielle belge.

— Il existe, ont-ils dit, sur tout le front des 15^e et 16^e corps, un approvisionnement de bonbonnes de 0^m70 à 1^m40 de haut, rangées dans des abris blindés. Ces bonbonnes contiennent du gaz asphyxiant. Pour l'usage, on les couche sur l'épaule de la tranchée en les disposant par batteries de 20 tubes, sur une longueur de 40 mètres. Ce sont des soldats du génie (pionniers) qui sont chargés de la manœuvre de ces engins spéciaux. Quand ils ouvrent le robinet des tubes, les gaz chassés par la pression sortent vers l'avant et forment bientôt un épais rideau nuageux ; il faut nécessairement un vent favorable pour que le nuage se mette en marche vers les lignes adverses. Les soldats qui opèrent portent sur la tête un appareil spécial de préservation, tous les hommes

ont un masque en étoffe sur la bouche et les narines ; ces précautions sont, en effet, indispensables en cas de changement de direction du vent et de retour des gaz vers les tranchées d'où ils sont émis.



Comment ils empoisonnent l'air.
(Extrait d'un Journal américain)

Pour les vapeurs de chlore, on évalue à un millième la proportion suffisante pour produire des effets mortels. A la dose d'une partie de chlore pour 100.000 d'air, elle peuvent encore occasionner des accidents chez les personnes qui

y sont longuement exposées. C'est ce qui explique que, par suite de la lente diffusion des nuages asphyxiants, on ait pu constater des troubles respiratoires sur les habitants de localités éloignées de plusieurs kilomètres du front.

Les effets physiologiques produits par ces gaz sont d'ailleurs, — ainsi que l'a constaté le docteur Haldane sur des soldats canadiens asphyxiés, — des bronchites aiguës avec œdème des poumons.

Quant aux moyens de préservation, on a préconisé un grand nombre de masques de forme variée. La plupart sont munis d'un tampon d'étoffe ou d'ouate imprégné d'une substance neutralisante des gaz toxiques. Le meilleur et le plus pratique de ces réactifs est l'hyposulfite de soude, bien connu de tous ceux qui s'occupent de photographie.

On s'est demandé où les Allemands peuvent se procurer les grandes quantités de chlore et de brôme nécessaires à cette nouvelle machination diabolique. Le chlore, ils l'ont en abondance, comme sous-produit de la fabrication électrolytique de l'hydrogène destiné à leurs zeppelins ; quant au brôme, il est fourni par les usines de produits chimiques qui le retirent des salines de Stassfurt.

Quoiqu'il en soit, et bien qu'on nous menace de l'emploi de bombes asphyxiantes qui seraient lancées par les aviatiks et les zeppelins, il ne faut pas s'effrayer outre mesure de ces nouvelles conceptions de la « kultur » boche ; elles demandent, pour réussir, une accumulation de circonstances favorables qui en limitent forcément l'emploi.

G. CERBELAUD.



Désormais nos soldats savent comment remédier au fléau. Voici un poste qui prend le masque imposé par la... tactique de nos ennemis. Le fox de la compagnie, qui ne sait pas, est stupéfait à la vue de ce déguisement.

CE QUI RESTE A FAIRE POUR NOS BLESSÉS



Au chevet d'un blessé qui voit poindre l'heure de la convalescence.

Nous aimons, nous admirons beaucoup nos pauvres blessés : quand nous lisons des récits de combats, nos cœurs se serrent d'angoisse à la pensée des souffrances qu'ont endurées ceux que les balles ou les obus ont atteints ; quand nous regardons des images de la guerre, un frémissement de douleur nous étire à la vue des chers êtres qui se traînent lamentablement sur le sol, ou reviennent en vacillant vers l'arrière. Quand nous rencontrons dans la rue des blessés, nous les contemplons avec une infinie admiration, avec une tendresse émue,

Tout cela est très bien, fort beau, mais il y a mieux à faire pour marquer, à ceux qui souffrent,

à ceux dont les chairs furent meurtries par les balles ennemies, que nous les affectionnons.

Il faut leur assurer des soins pour tout le temps que peut encore durer cette longue guerre. C'est la tâche, à la fois bien douce, et bien modeste, qui nous incombe à nous tous qui n'avons point affronté les terribles dangers, à nous tous que *ceux-là* ont défendus.

Des œuvres excellentes qui se sont placées au-dessus de tout éloge, fonctionnent, mais il y a longtemps maintenant, près de dix mois qu'elles supportent de terribles charges, il faut les aider... Les énergies des admirables femmes — véritables anges de bonté — qui se sont dépensées

sans compter, ne sont pas à bout de force, mais peu à peu, même les plus riches ont donné tout ce qu'elles avaient. A nous de leur permettre de continuer leur touchant et pieux ministère.

L'ambulance de l'Isle-Adam, installée à l'Hôtel Lutetia, pour ne parler que de celle-là, a hospitalisé plus de 150 blessés, auxquels on a prodigué les soins les plus précieux et les plus minutieux. Sous la direction vigilante et toujours si généreusement active de Mme Edouard Desfossés, une troupe de gracieuses et bienfaitantes infirmières volontaires a exécuté des prouesses de charité. Les grands blessés ont été sauvés, les combattants moins grièvement atteints ont été remis sur pieds, et pourvus de nouvelles forces.

Après que la science de l'éminent chirurgien Cruet ou de son suppléant le docteur Manson, a accompli des prodiges, un régime riche, large, supérieurement conçu, permet au blessé de lutter pour sa vie, de reprendre de la vigueur, de se refaire du sang, de parachever sa guérison !... Combien de touchants et enthousiastes témoignages de profonde gratitude sont venus dire aux dames de la Croix-Rouge de l'Isle-Adam et à leur infatigable Présidente la grandeur, l'importance de leur œuvre de rédemption.

Il faut que ces nobles femmes puissent continuer à arracher tant de vies au trépas ; il est nécessaire que nous nous joignons à elles pour leur donner les moyens qui incessamment leur feraient défaut. Associons-nous, dans cette trop faible mesure, à leurs efforts ; prenons une petite part de leur glorieuse mission.

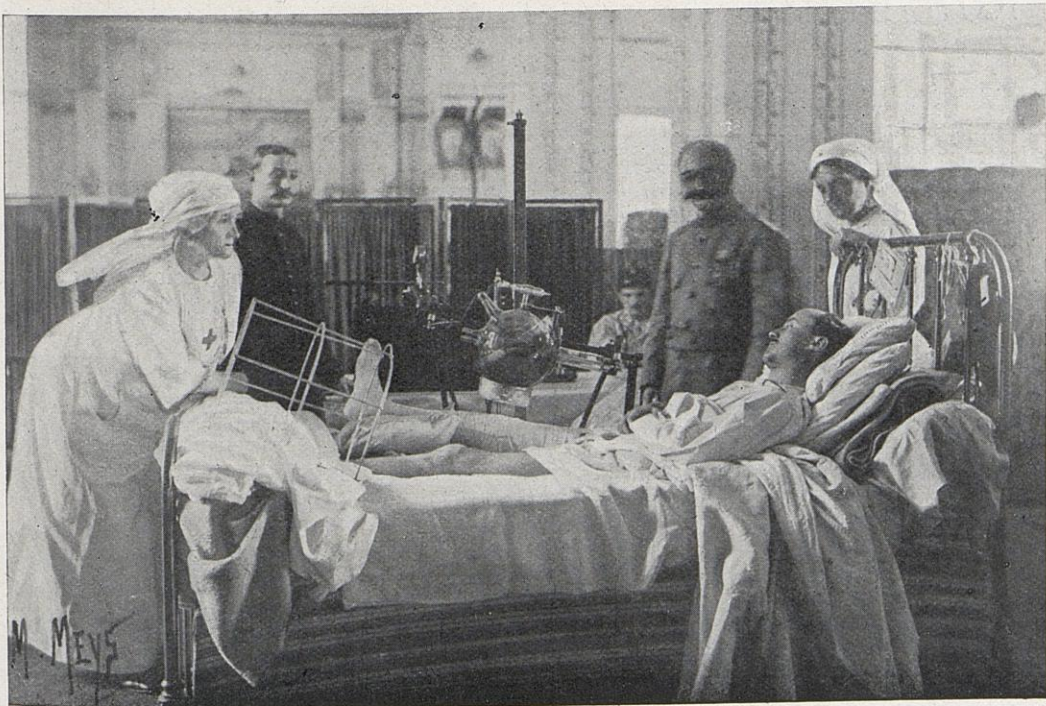
On a fait des calculs, on a sérieusement étudié des budgets. On ne nous demande que ceci : engageons-nous à verser, pendant la durée de la guerre, une somme de un franc par jour, soit trente francs par mois. Est-ce un sacrifice considérable ?

Si deux cents personnes prennent cet engagement, on pourra, à l'ambulance de Lutetia, continuer à soigner, à nourrir largement, à choyer de mille manières, *soixante-dix grands blessés* !

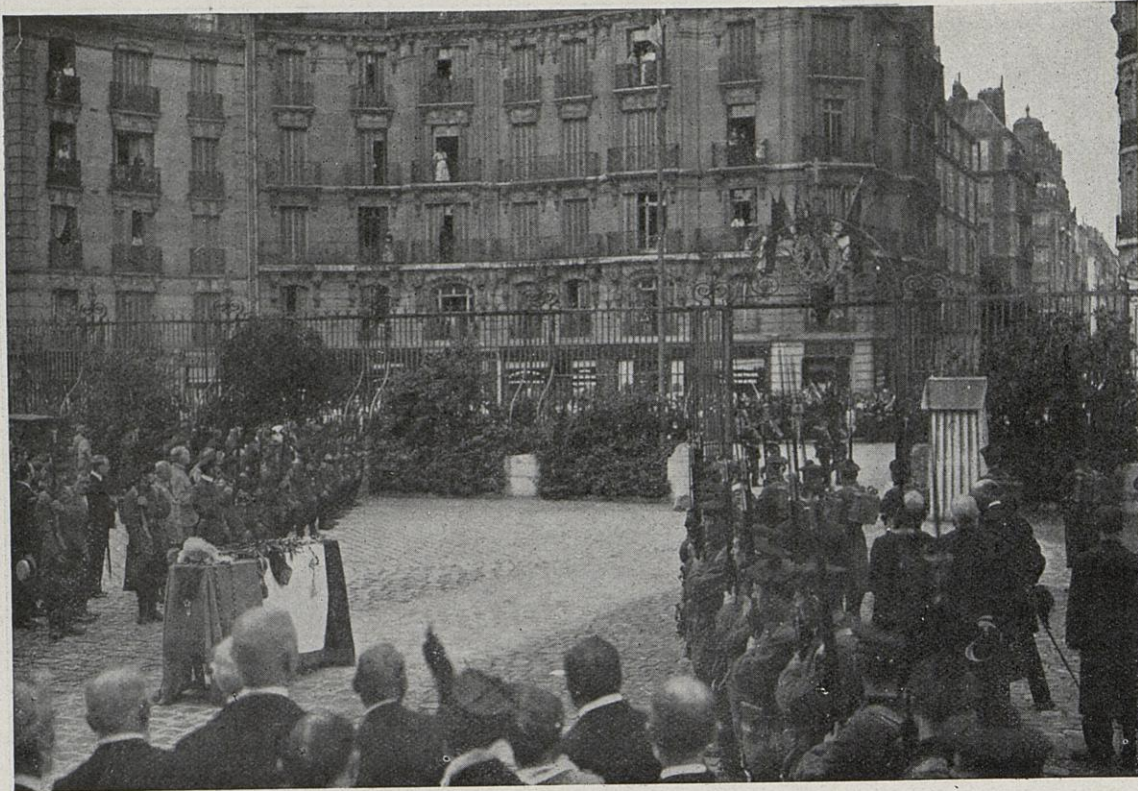
Comment pourrions-nous hésiter ?

¶ Ceux de nos lecteurs et amis qui voudront s'associer à cette belle et patriotique œuvre n'auront qu'à adresser, au *Monde Illustré*, 13, quai Voltaire, leur adhésion, qui sera reçue avec infiniment de reconnaissance émue.

¶ Merci au nom de tous ceux qui, à Lutetia, retrouveront la vie ou la santé.



Le pansement des blessés grièvement atteints.



Les troupes rendant les honneurs défilent devant le cercueil.

Les obsèques de l'amiral Aubert

Le vice-amiral Aubert, chef d'état-major général de la marine, qui vient de mourir, était en traitement au Val-de-Grâce depuis plus d'un mois. Il n'était âgé que de soixante-sept ans.

Au moment où le vice-amiral Aubert disparaît, il convient de rappeler qu'il fut à trois reprises différentes investi des hautes fonctions qu'il occupait encore ces temps derniers. La carrière de ce grand et actif chef avait été tout particulièrement brillante. Comme capitaine, il avait commandé le *Châteaurenault*. Promu contre-amiral en 1903, il avait été appelé au commandement de la marine en Tunisie. Il occupa ce poste en vue jusqu'au jour où M. Thomson l'appela rue Royale et lui confia les fonctions de chef d'état-major général. Les étoiles de vice-amiral lui furent accordées en 1907 et il ne quitta le Ministère que pour aller prendre le commandement en chef de la deuxième escadre — escadre du Nord — en 1909. Après deux années de ce commandement, l'amiral Aubert fut appelé, à nouveau, rue Royale par M. Delcassé, devenu grand-maître de la Marine. Ceci se passait en 1912.

Lorsque la guerre éclata, le gouvernement



Le Ministre de la Marine salue la dépouille de l'amiral Aubert, dont il retrace la brillante carrière, devant les représentants des marines anglaise, russe, italienne et française.

Le nouveau Chef d'État-Major de la Marine



Le vice-amiral FAUQUE DE JONQUIÈRES

NOS ÉCHOS

Notre confrère M. Albert Soubies vient de faire paraître, pour le plus grand intérêt de nombreux lecteurs qui suivent, depuis l'origine, cette artistique et charmante publication, la Table duodécennale de 1902 à 1913. Jusqu'ici les auteurs des almanachs et annuaires dramatiques édités précédemment avaient toujours reculé devant le labeur et la difficulté d'une tâche qui est cependant le complément et comme la clé indispensable de toute publication de cette sorte.

Il appartenait à M. Soubies d'accomplir ce tour de force, et de s'atteler à une aussi considérable besogne, si aride et si fatigante qu'elle soit.

La liste des pièces citées dans le présent volume n'occupe pas moins de 213 pages à deux colonnes, et contient une soixantaine de pièces par page. Ceci donne l'idée de la prodigieuse intensité de la production dramatique qui a sévi et qui malgré les événements que nous traversons se poursuit courageusement.

Le présent volume est orné d'une délicieuse eau-forte, représentant une scène du « Benvenuto Cellini » repris l'an dernier au théâtre des Champs-Élysées, sous la direction G. Astruc.

encore une fois exigea du dévouement de l'amiral Aubert, qu'il reprit aussitôt possession de ses fonctions de chef d'état-major de la marine : il n'hésita pas un instant et, une fois de plus, avec un zèle admirable, il se voua à la défense du pays.

Les obsèques de l'amiral Aubert ont été célébrées avec le cérémonial que permettaient les circonstances. Le cercueil avait été recouvert d'un drapeau tricolore, sur lequel reposaient le bicorne, l'épée et les décorations du défunt. Tout autour avaient été disposées les superbes couronnes envoyées par la marine, par les membres du gouvernement et par les délégués des marines anglaise, russe et italienne.

Les honneurs furent rendus par un détachement de fusiliers marins et une compagnie de la garde républicaine, avec tambours, clairons, musique et drapeau cravatés de deuil, placés sous les ordres du général Ravenez. Après le service religieux, deux discours furent prononcés : l'un par l'amiral de Jonquières, au nom de la Marine, l'autre par M. Augagneur, le Ministre. M. l'amiral de Jonquières retraça la carrière du disparu, et fit l'éloge de cette vie tout entière consacrée aux sévères devoirs du citoyen, du soldat, du père de famille. Elle valut à celui qui l'avait menée de grands honneurs, mais ils étaient fort légitimes, car l'amiral Aubert, toujours, avait fait montre des plus hautes et des plus rares qualités. Le Ministre de la Marine, fort éloquemment, rendit hommage au dévouement, au zèle, et à la science du regretté disparu.

La recette de la « Journée du 75 » s'élève au 15 mai à 5.354.849 fr. 16 ; sur cette somme l'Œuvre du Soldat au front a déjà dépensé 1.953.746 fr. 40.

Elle a envoyé à ce jour aux chefs de corps ou d'unités 106.282 paquetages, 23.550 chaussons de tranchée, 5.263 sacs de couchage, 6.085 culottes de velours ; aux dépôts d'éclapés et autres formations sanitaires du front, 136.096 sous-vêtements et autres effets, avec quantité de douceurs ; au Grand Quartier Général, pour être distribués par ses soins, 25.000 lampes électriques de poche, 2.000 périscopes, 1.000 bracelets-montres et 1.000 jumelles, en plus de celles, au nombre de 627, remises directement au Service Géographique de l'Armée.

154 régiments d'infanterie, 69 de cavalerie, 61 d'artillerie, 2 de fusiliers-marins et 1 de canonnières marines, 64 bataillons de chasseurs, 16 compagnies de forestiers, 9 corps du génie, 2 bataillons des douanes, de nombreux groupes cyclistes, automobilistes, aviateurs et aéroliers, 99 dépôts d'éclapés et autres formations sanitaires ont jusqu'ici bénéficié de ces envois.

Plus de 3.000 paquetages partent chaque jour du Touring-Club à destination du front.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Directeurs : { H. DUPUY-MAZUEL
 et
 JEAN-JOSÉ FRAPPA

Secrétaire Général : ROBERT DESFOSSÉS

TOUTE LA GUERRE

(1914-1915)

PAR LES COMMUNIQUÉS DE L'ÉTAT-MAJOR
ET LES PHOTOGRAPHIES DU FRONT

1^{er} FASCICULE

Août-Décembre 1914

- | | |
|---|--------------------|
| Sur les chemins de la Victoire | Louis BARTHOU |
| Situation diplomatique au mois d'Août 1914 | Stephen PICHON |
| Les leçons qui se dégagent des cinq premiers mois de guerre | Général de LACROIX |
| L'action navale. — Les préliminaires | Amiral DEGOUY |

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE SUR LE FRONT OCCIDENTAL, SUR MER, SUR LE FRONT ORIENTAL,
NOMBREUSES PHOTOGRAPHIES INÉDITES DU FRONT ET DE L'ARRIÈRE, TABLE CHRONOLOGIQUE DES ÉVÉNEMENTS, CARTES ET DESSINS

13, Quai Voltaire, 13
PARIS



NATUREL
Exempt de toute sophistication et d'alcool nuisible

DÉLICAT
et aromatique

EXQUIS
et bienfaisant pur ou avec du Lait, du Thé.

SANS RIVAL
pour le Grog et le Punch

ÉCONOMIQUE

INDISPENSABLE
pour les Entremets

**RHUM
NEGRITA**

FRANK HAVILAND
60 faubourg Poissonnière
PARIS

SES SERVICES DE
TABLE
THÉ. CAFÉ
TOILETTE

EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE
BLANC. DÉCOR.

Haviland France Frank Haviland Limoges

CHOCOLAT LOUIT

PRODUITS RECOMMANDÉS

- CHOCOLAT-LOUIT, Vanille papier bleu, Santé papier jaune, en tablettes pour la tasse.
- CACAO-LOUIT, en poudre, en boîtes métal illustré,
- CHOCO-LOUIT } Chocolat fondant exquis à croquer.
- CHOCO-LAIT }
- BOUCHÉES-LOUIT, en boîtes, praliné, granité au miel ou en crèmes assorties.
- MADELEINES-LOUIT, à la crème assorties.
- RACACHOU des ENFANTS, en boîtes de 250 gr.
- THÉ SUPÉRIEUR, Importation directe.
- VANILLES en TUBES, des meilleures provenances.
- TAPIOCA-LOUIT, en boîtes de 250 grammes.
- MOUTARDE-DIAPHANE, renommée universelle.
- SARDINES "A LA REINE", préparation supérieure.
- SARDINES "SANS ARÊTES" qualité extra.
- SARDINES "LOUIT", à l'huile et à la tomate.
- ROYANS A LA TARTARE; MAQUEREAUX; THON;
- PURÉE de TOMATES; PETITS POIS; HARICOTS VERTS;
- ASPERGES "PRINCESSE" HUILES et VINAIGRES;
- FRUITS au VINAIGRE et CONDIMENTS DIVERS;
- MIXED-PICKLES; CAPRES; OLIVES; ANCHOIS;
- PICALLILLI à la MOUTARDE-DIAPHANE.

LOUIT FRÈRES ET C^{IE}
BORDEAUX (FRANCE)

LA REVUE COMIQUE, par Lucien Métivet



CANONS ET MUNITIONS

« Il faut un déluge de munitions », ça veut dire aux usines : En avant arche !...

— Au revoir vieux frère, tu peux souhaiter bon appétit à ton soixante-quinze, on va lui envoyer de quoi bouffer.

— Je voudrais tricoter des obus

— Eh! bistro, y aurait du bon si c'était aussi vite ait d'fabriquer un canon qu'd'en prendre deux.

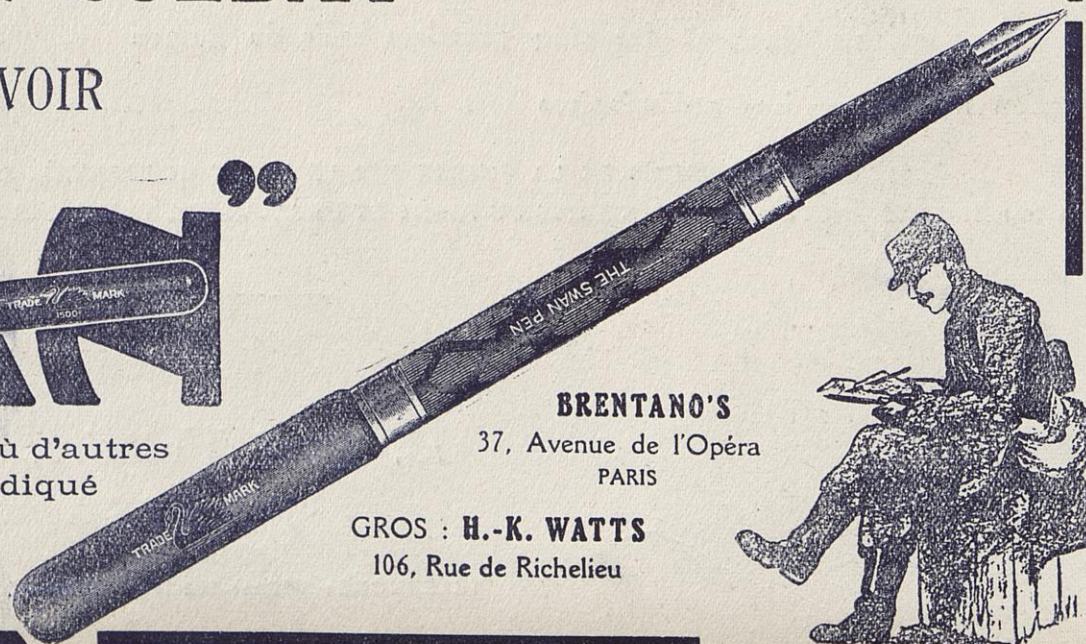
**UN ALLIÉ FIDÈLE
POUR LE SOLDAT**

LE PORTE-PLUME A RÉSERVOIR



est bon marché à l'usage. Il résiste où d'autres abandonnent la tâche. Il est tout indiqué pour le service en campagne.

En vente dans toutes les bonnes papeteries



BRENTANO'S
37, Avenue de l'Opéra
PARIS

GROS : **H.-K. WATTS**
106, Rue de Richelieu

